

Il y a ceux qui regardent en arrière et ceux qui partent sans se retourner. On peut trouver les premiers plus humains, empreints d'un peu de nostalgie. Qui n'a jamais eu cette tentation de jeter un dernier regard à la maison de vacances que l'on quitte, au parent qu'on est venu visiter, au bureau où l'on a travaillé tant d'années ? Mais le moins que l'on puisse dire, c'est que le Christ a, face à ceux qui regardent en arrière, une attitude plutôt tranchée.

« **Laisse les morts enterrer leurs morts** » dit-il à celui qui vient de perdre son père. Si les morts enterrent leurs morts, on a l'impression que c'est toute la famille qui est condamnée ! Heureusement que la pastorale des funérailles ne cite pas souvent ce passage de l'Évangile. Vous imaginez l'ambiance dans les funérariums ! De fait, on peut avoir l'impression qu'il n'y a pas une once de compassion dans cette réaction du Christ. Mais peut-être est-ce tout le contraire.

En effet, ceux qui regardent en arrière n'ont pas forcément un destin enviable. Pensez à Orphée se retournant pour regarder Eurydice, et qui la perd ainsi pour toujours. Pensez à la femme de Loth, changée en statue de sel pour avoir regardé en arrière, une dernière fois, vers Sodome et Gomorrhe.

Il y a ceux qui regardent en arrière et ceux qui partent sans se retourner. Et de fait, ce qui est en arrière, c'est le passé et le regarder, c'est déjà se détourner de l'avenir, quitter des yeux la route, perdre de vue l'horizon. Tentation bien humaine, mais parfois mortifère. Bien humaine, car à chaque détour de notre vie, à chaque changement, à chaque départ, on sait ce que l'on quitte, mais on ne sait pas vraiment ce que l'on trouvera. Quitter son confort pour une vie d'itinérance ; quitter sa famille pour suivre le Christ ; quitter ses certitudes pour faire le saut de la foi. C'est toujours un saut dans l'inconnu. On sait ce que l'on perd ; on ne sait pas ce que l'on gagne.

Tentation bien humaine donc, mais aussi mortifère. Il suffit de regarder tous ceux qui sont prisonniers de leurs rancunes, de leurs jalousies, mais aussi de leurs gloires passées, ou de leurs joies d'antan pour savoir que leur avenir est incertain. Pensons aussi à ces histoires de famille, à ces drames qui se répètent de père en fils, comme en écho : à tous ceux qui reproduisent les comportements dont ils ont souffert, un peu comme ces malédictions dont la Bible dit qu'elles s'étendent sur sept générations.

Certains regrettent ainsi plus ou moins consciemment le passé, comme les Hébreux au désert, qui regrettaient amèrement le chaudron de viande de l'Égypte ; qui regrettaient, au fond, le confort de leur servitude. Et c'est de cela aussi que le Christ nous appelle à nous détacher. Laisser les morts à enterrer leurs morts, c'est se détacher de ce qui nous retenait prisonniers ; C'est briser la malédiction, car « **c'est pour que nous soyons libres que le Christ nous a libérés** ».

Et ceux qui font des pèlerinages (ou des marathons) le savent bien : pour aller loin, il faut voyager léger. Alors le Christ nous invite ainsi à nous désencombrer. A laisser tout ce qui nous ralentirait sur la route. Et il le fait avec un discernement qui lui est propre. A celui qui veut le suivre avec enthousiasme, il prodigue des mises en garde : attention, avant de t'embarquer, « **le fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête** ». Mais à celui qui, paradoxalement, ne demande rien, il dit « **suis-moi** ». Les voies du Seigneur sont décidément impénétrables.

Et justement, c'est peut-être à cela qu'on les reconnaît ; car une servitude peut en cacher une autre. Et celui qui veut marcher sous la conduite de l'Esprit doit éviter de faire de sa liberté un usage qui finirait par l'enfermer. Quand j'étais au noviciat, je me souviens qu'un frère très sage nous prodiguait ce conseil : si tu te sens appelé à faire ce que tu ferais spontanément, ce qui entre dans tes projets, ce n'est peut-être pas mauvais, mais ça vient sûrement moins de Dieu que de toi. Si, au contraire, tu penses devoir faire ce que tu n'as pas très envie de faire ; si tu te sens appelé à ce que tu n'aurais pas spontanément choisi, peut-être que c'est le signe que l'étrangeté de Dieu est ici à l'œuvre.

Ainsi, ne pas regarder en arrière quand on met la main à la charrue ne signifie pas pour autant briser tous liens, et tout laisser en plan. Ainsi, Élisée n'est-il appelé que dans il a fini son travail. Et il ne délaisse pas les siens. Au contraire, il retourne auprès d'eux, mais pour les servir. On pourrait croire qu'il fait marche arrière, mais, ce faisant, il va déjà de l'avant : Il immole ses bœufs pour les partager, comme le jeune homme riche aurait dû distribuer ses biens avant de suivre le Christ. Et il brûle son attelage, comme César avait brûlé ses vaisseaux, pour ne pas revenir en arrière.

Ainsi, peut-il se mettre en route et passer à autre chose. Passer, avec ce Dieu qui est passage, qui est Pâques : Dieu qui nous guide sur l'autre rive de la mer à pieds secs, qui conduit de la mort à la vie. Un Dieu qui est passage, mais un Dieu qui est aussi de passage, comme dans le film *l'Évangile selon saint Matthieu* de Pasolini : à chaque scène, Christ, toujours en mouvement, toujours en route qui passe dans ce monde qui passe pour y introduire ce qui ne passe pas : pour ouvrir la voie à l'éternité.

Ainsi en est-il du chemin à la suite du Christ. Il est parfois plein de circonvolutions. Et il ne comporte nul refuge d'étape car ce n'est pas un chemin matériel, mais sur ce chemin, c'est Dieu lui-même qui est le refuge. Et le psaume que nous avons lu le dit tout en paradoxes : ce refuge est lieu de paisible confiance, mais pour qui se laisse guider sans relâche. Un lieu de repos, où pourtant, on est en fête. Alors ne tardons pas à répondre à l'appel, ne différons pas notre départ, car l'histoire de notre salut est déjà commencée.